

« J'ai remercié aussi Marie-Opportune, je l'ai même embrassée. Elle m'a rendu mon baiser et elle m'a dit : *je pars pour rencontrer quelqu'un à La Madeleine et après, je serai à même de te dire le vrai sur ce qui nous préoccupe. Je te jure que ce ne sera pas des carabistouilles.*

« Je ne savais pas ce que c'était des carabistouilles alors, elle a prononcé un gros mot, *des conneries, comme on dit chez toi.* »

Marie-Opportune le prend à part. Elle n'est pas sans s'apercevoir qu'il souffre : elle est une fameuse infirmière. La souffrance qui tenaille un de ses malades ne lui échappe jamais ; alors le calvaire d'un enfant... Elle a pour Gatito des yeux pleins de pitié, une attention du plus grand intérêt. Elle parle doucement, mais avec la fermeté qui redonne de l'assurance :

— Ta mère, *min* Nain, a été arrêtée lundi. Elle est entrée brutalement dans la cour du bâtiment de la Gestapo à la Madeleine. C'est la fille de la concierge qui était présente qui me l'a raconté. Elle m'a décrit les vêtements que cette femme portait ; ce sont ceux de ta mère. Quelle envie furieuse l'a poussée à cette folie ? Mystère ! Pour nous et pour les Allemands et les miliciens... Ces derniers vont tout faire pour savoir ce qui a motivé ce geste. Elle était armée d'un pistolet, d'un des pistolets dont des maquisards du midi se sont emparés. Gatito pense au coup de main qu'il a fait avec sa mère, mais il n'en dit rien. À l'inverse, il est certain qu'il s'agit bien de sa mère. De toutes les façons elle n'avait que de bonnes raisons pour agir ainsi.

— Quand vont-ils la relâcher ?

— Son acte est héroïque, il est suicidaire, elle ne l'a décidé que sur ordre... L'ordre qu'elle a reçu vient directement de la pointe du sommet... De Gaulle ? Ta mère n'était pas communiste ? (Gatito hausse les épaules pour signifier son ignorance.) Dans ce cas peut-être de Staline lui-même. S'il me vient cette idée, elle a déboulé très vite dans le crâne des gestapistes.

– C'est plus grave ?

– Elle est vivante, c'est déjà un miracle ! Peut-être pas, après tout. Tant qu'elle peut apprendre quelque chose à Friedrich Rudolf qui est le chef de l'Abwehr chargée du renseignement allemand...

– Maman ne lâchera rien, elle leur tiendra tête. C'est tout ce que je peux te dire Marie-Opportune...

– Il faut que je sois sincère avec toi, *min* Nain. Elle n'est pas la seule prisonnière ; ils sont un millier et la Gestapo veut les déporter dans un camp de concentration. Cependant ils ne comptent pas avec les Américains ; ils sont à Arras et empêcheront le train de partir. Arras n'est qu'à cinquante kilomètres de Lille et la libération ne se mesure plus en jours mais en heures. À Lille il n'y a pas de chambres à gaz et les fusiller semble impossible, les résistants y feront obstacle. Sois fort, pense à ta maman...

– Marie-Opportune, je ne pense qu'à elle.

– Viens nous parler d'elle. Ne reste pas dans ce réduit...

– Mais, c'est là que Maman m'a fait promettre de me tenir pour que la milice ne m'arrête pas.

– Bon ! Obéis à ta mère.

4^e jour.

Gatito ne pleure pas, les paroles de Marie-Opportune lui ont redonné de la confiance, l'ont un peu apaisé. Sa maman tiendra le coup, les Américains sont là...

Il est jeune, il n'a pas un passé des plus reculés, mais il a des souvenirs. De ces derniers, seuls sont heureux, ceux où sa mère se tient à ses côtés ? Il en illustre le fronton de sa remémoration. Il refuse les plus ternes où sa mère est partie, il ne sait où ? En le laissant à la garde de Maris-Ann. S'ils ne sont pas des moments de grand chagrin, il n'y a pas mené joyeuse vie ; à l'exception des laps de temps

gais, lors des retours de sa mère. À cette époque-là, certaines de ses espérances ont été trompées, cette fois-ci, elles ne le seront pas !

Il se lève, va et vient en de courts trajets : son réduit exigu ne lui permet pas davantage. N'empêche ! Il est gonflé d'espoir ; oui, il en est gonflé à bloc. La conversation avec Marie-Opportune l'a consolé ; cette infirmière ne lui y avait rien caché, il lui était reconnaissant de sa sincérité qui lui permettait de croire en ces propos.

Ce soir encore, elle le rassure :

– Ta maman n'a pas été interrogée cet après-midi. *Ils* veulent qu'elle vive. *Ils* lui ont donné à manger des *Kartoffelsalat*. Un met si prisé des Allemands qu'ils en mettent à tous les repas de noces.

Soudain, Marie-Opportune pense : « Ne s'agirait-il pas d'une ironie noire exécrationnelle chez ces gestapistes et miliciens puisqu'ils la violent en clôture de leurs interrogatoires ? Elle n'en souffle pas un mot à *min* Nain c'est trop horrible.

5^e jour.

Marie-Opportune obtient toujours des renseignements par le même canal. Elle perçoit un courant chaque fois plus fluide ; sans doute parce que le vent a tourné, mais aussi parce que la Wehrmacht bat en retraite et que c'est un peu le sauve-qui-peut, parmi une tenue générale plus que correcte. Cette armée a à cœur non plus de défendre un régime politique, mais *das Mutterland*, la mère patrie.

Elle a appris que Marie Josèphe a été interrogée le matin : que son dossier a été lié avec le paquet que la Gestapo emportera en Allemagne. Elle sera par conséquent transportée à Loos-lès-Lille et embarquera dans le train qui, elle en est certaine, n'atteindra jamais la frontière franco-belge. Une seule ombre à ce tableau séduisant.

« Les forces ne lui manqueront-elles pas au dernier moment ? Les